

ANTONIO TARANTINO

Conversations (2004)

Extrait de *Conversation avec Antonio Tarantino*, Entretien avec Jorge Silva Melo, Lisbonne, 12 novembre 2005, texte français Caroline Michel. Source : *Atelier européen de la traduction*, site <http://www.ateliertraduction.com>

En 1995, je vis sur un étalage un livre qui m'interpella. Le titre était *Sable sur Stammheim, un spectacle terroriste*¹. C'était la reconstruction faite par deux journalistes cubains de toute l'histoire de la bande à Baader². Ce livre contenait aussi la biographie des différents membres de l'organisation (qui étaient tous des fils de bonne famille comme l'on sait, le prolétariat semblant heureusement davantage s'intéresser au foot ou au loto...) ainsi que leurs photos.

Il y avait donc les portraits de Schmidt³, du commandant palestinien⁴, mais aussi d'Ulrike Meinhoff, d'Andreas Baader et d'Hans Martin Schleyer⁵.

Peu à peu, ces personnes commencèrent à parler à l'intérieur de moi, à parler clairement, à plaisanter aussi. Alors je me mis à écrire des dialogues. Je lisais une page du livre, puis j'écrivais à partir de ça. Je ne voulais pas faire une pièce organique mais plutôt une pièce légèrement sarcastique, avec un dénouement tragique pour tout le monde : aussi bien pour Schleyer que pour la bande à Baader et tous ceux qui avaient participé au mouvement. Le travail final était assez conséquent, mais l'ordre chronologique des événements n'était pas du tout respecté. Il fallait donner un sens à tout cela.

J'écrivis alors un début et une fin en inventant la présence d'un vieil homme sur lequel s'ouvrirait et se refermerait l'histoire, comme si tous les événements racontés dans la pièce n'étaient en définitive que le rêve de cet homme. Il était important de donner une organicité à ces fragments de réalité, d'histoire inventée, à ces pages, ces épisodes. Je me suis donc appliqué à donner le plus de sens possible à cet objet théâtral, à ces *Matériaux pour une tragédie allemande*⁶, en gardant toujours à l'esprit mon intime conviction que l'histoire est par nature indéchiffrable, irrecevable. En effet, l'histoire est d'une complexité extraordinaire puisqu'elle concerne cinq ou six milliards d'hommes, des milliers et des milliers de lieux sur la terre et donc des

¹ Rodrigo de Castro, Melchor Campos (trad. italienne Luigi Brandajas, Mara Ravera), *Sabbia su Stammheim, uno spettacolo terrorista*, Studio Forma Editrice, Torino, 1979.

² Dénomination courante donnée à la RAF (*Rote Armee Fraktion*, Fraction Armée Rouge), organisation terroriste née dans la République fédérale allemande en 1971.

³ Helmut Schmidt (né en 1918) homme politique social-démocrate. Il fut chancelier de la République fédérale allemande entre 1974 et 1982.

⁴ Il s'agit du groupe indépendantiste palestinien qui aida la RAF, en 1977, à détourner un Boeing 737 de la Lufthansa vers Mogadiscio. Leur intention était de pousser le gouvernement allemand à ouvrir les négociations pour la libération des terroristes, dont Baader, Raspe et Meins, arrêtés en 1972.

⁵ Ulrike Meinhof (1934-1976) journaliste et militante de l'extrême gauche allemande, elle aida, en 1970, Andreas Baader et Gudrun Ensslin à s'échapper de la prison où ils avaient été enfermés après l'explosion d'une bombe dans un magasin de Francfort. Dès lors, son nom fut associé à celui de Baader et des militants de la RAF, pour laquelle elle écrivit différents articles bien qu'elle n'ait jamais eu un rôle actif dans l'organisation du groupe terroriste. Elle fut arrêtée en 1972 et fut retrouvée pendue, dans sa cellule, le 9 mai 1976. Andreas Baader (1943-1977) fut le premier leader de la RAF. Il fut arrêté en 1972 et mourut en prison d'une balle dans la nuque. Les sources officielles émettent l'hypothèse d'un suicide. Hans Martin Schleyer (1915-1977) membre des SS sous Hitler. Après la Seconde Guerre mondiale, il rejoignit Daimler-Benz où il gravit tous les échelons de la hiérarchie jusqu'au conseil d'administration dont il devint président dans les années 60. Il devient en même temps responsable de plusieurs organisations patronales. En septembre 1977, il est enlevé par la Fraction Armée Rouge puis il est assassiné le 18 octobre de la même année.

points de vue innombrables et extrêmement différents. Il faut donc la transposer, composer une symphonie par exemple, comme le faisait Marco Pani ou les grands musiciens. Sinon, on fait un travail d'historien, et ce n'est pas ce qui nous intéresse au théâtre.

Ensuite, en 2000, juste après la mort de mon frère, j'ai écrit *Étrangers*¹. J'ai imaginé un homme d'un certain âge (l'âge de mon frère environ), passant les derniers jours de sa vie reclus chez lui par peur des étrangers. Cet homme plutôt riche, propriétaire d'un appartement luxueux, avait commencé à adopter cette attitude paranoïaque depuis qu'un foyer pour Africains avait élu domicile à l'étage inférieur de son immeuble. Alors, de l'au-delà, arrivent la femme et le fils de cet homme pour lui porter secours, l'aider à mourir, l'assister dans sa mort et rendre sa solitude moins douloureuse. La pièce se conclut par un ballet entre les deux époux, et une série d'explications et de récriminations mutuelles.

1.

J'ai écrit *La Maison de Ramallah*⁶ deux ans après, en 2002, à l'époque où les rapports entre Israël et la Palestine s'étaient à nouveau dégradés. Je tenais alors régulièrement compagnie à une amie immobilisée chez elle à cause d'une grave maladie. Pour se distraire, elle regardait beaucoup la télévision et j'en faisais autant. Une *imminence* s'est alors imposée très clairement à moi : une fille devait se faire exploser. J'ai donc imaginé un voyage où un père et une mère accompagnent leur fille cadette qui va se faire exploser. C'est une jeune fille qui a fait des études, qui est allée à l'université, mais qui se retrouve dans cette situation par le fait d'une sorte de fatalité, ou simplement du fait que son père a adhéré à l'*Organisation*, pour ne pas nommer le Hamas...

Le déroulement de l'histoire est logique, évident, et ne pose pas de problèmes. En revanche, j'ai rencontré deux difficultés importantes : d'une part, la construction des dialogues dans une langue que je ne connais pas, et dont les références culturelles sont très éloignées des miennes, et, d'autre part, lorsque j'ai dû parler des justifications à commettre un tel geste.

Se faire exploser, même sur le sol de ton pire ennemi, qui a des enfants, des personnes qui, en définitive, n'ont rien à voir avec le conflit, reste un geste terrible, un geste qui porte atteinte à la pitié humaine, que nous devrions tous éprouver, même envers nos pires ennemis.

J'ai donc imaginé un train, un train corail, un de ces trains bringuebalants comme le Turin/Milan, où les portes des toilettes sont pleines de trous et de graffitis. Et le trio part avec un panier de provisions, en route vers Ramallah. Pendant le voyage, ils parlent sans discontinuer, de choses et d'autres, mais surtout de méchouia⁷. Puis on comprend peu à peu le but de leur voyage : en effet, le vieux va aux toilettes et dévisse le miroir derrière lequel est caché du plastique qui servira à emmitoufler la fille. Cet épisode est inspiré d'un fait divers que j'avais lu quelques années plus tôt dans le journal : pour passer la frontière à Chiasso, un contrebandier avait caché un sac d'argent derrière un miroir, mais le pauvre homme s'était fait attraper par la garde des finances.

Ils arrivent donc à la gare de Ramallah, ils se disent adieu, et la fille s'achemine vers son destin. Quand elle arrive à Jérusalem, pour se rendre au supermarché où elle doit

⁶ Le texte fut représenté pour la première fois à Benevento au Théâtre San Nicola, le 10 septembre 2004 dans une mise en scène de Paolo Coletta, scénographie de Roberto Crea.

⁷ 2. Plat froid (tomates, oignons, ail, poivrons...) traditionnellement servi par les juifs d'Afrique du Nord avec du thon et des oeufs durs.

se faire exploser, elle passe par la rue des Martyrs du Ghetto de Varsovie, par une place qui porte le nom d'une jeune femme de Minsk qui avait été pendue par les Allemands. C'était une partisane juive dont j'avais trouvé la photo dans un livre qui relatait toute l'histoire du peuple hébreu, depuis des temps immémoriaux jusqu'à la destruction du temple, puis la diaspora et tout ce qui s'en est suivi, jusqu'à l'époque actuelle. La photo de cette fille m'avait particulièrement frappé, c'était une belle fille, elle était à bord d'un camion avec un officier allemand qui était en train de lui passer la corde au cou. Le regard de cette fille juste avant de mourir – elle devait avoir dixsept ans tout au plus – était, non pas indifférent, mais presque fier. Ce regard m'avait énormément ému, et il m'importait d'évoquer cette image quelque part dans un texte.

Puis la jeune fille va se faire exploser. L'objectif n'est pas tout à fait manqué, mais les choses ne se passent pas comme prévu : elle s'échappe du supermarché et se réfugie dans un bar pour se libérer de l'explosif qu'elle a sur elle. Les deux propriétaires du bar – qui interviennent en miroir comme la figure des parents – lui indiquent la porte des toilettes, mais celle-ci, pour une fois dans ce pays où aucune porte ne ferme à clé, est bel et bien verrouillée. Ce détail sera donc fatal pour la fille et les propriétaires du bar. Par ailleurs, juste avant d'exploser, la fille confesse qu'elle n'a plus ses règles depuis trois mois...

Le fait d'avoir précisé le nom de la rue des Martyrs du Ghetto de Varsovie et la rue qui porte le nom de cette partisane de Minsk est bien entendu volontaire de ma part : quand j'étais jeune, comme tous mes amis, j'étais naturellement pro palestinien, car c'était un peuple exproprié, opprimé. Mais trente ans plus tard, ma façon de voir a légèrement changé. Après avoir lu différents livres comme *Histoire de la naissance d'Israël* de Stern Hell ou la biographie de Teodoro Herz par exemple, j'ai peu à peu pris conscience qu'Israël était un fait acquis sur lequel on ne pouvait pas revenir. Israël est le fruit d'une volonté, d'interventions innombrables, de l'argent des États-Unis... c'est aussi cela l'histoire. Donc je crois qu'Israël doit malgré tout pouvoir exister.

Après ce travail [sur *La Maison de Ramallah*], j'ai eu envie de mettre en scène l'exil d'Arafat et Sharon, de les envoyer dans le désert, de les faire souffrir, de leur faire subir les pires situations. Pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas été capables de faire la paix. Alors je décide, moi, de les chasser de leurs terres, de les envoyer en exil. Dans *La Paix*⁸, le personnage déclencheur de la farce est une femme, une sorcière peut-être, qui va prononcer l'interdit de l'eau et du feu et les envoyer dans le désert. J'ai eu cette idée après qu'un ami m'ait raconté son dernier voyage en Tunisie. Il m'en parla de telle façon que j'ai eu envie de voyager. J'ai donc effectué mon propre voyage sur la carte géographique, et ainsi réfléchi aux lieux où ces deux âmes damnées allaient bien pouvoir aller se réfugier. Quelles expériences pénibles, difficiles ils allaient bien pouvoir subir. J'ai donc écrit différents épisodes comme celui par exemple où ils se retrouvent à Tunis dans un bureau pour les pauvres. Je me suis inspiré pour cet épisode d'un petit livre qu'une amie m'avait donné intitulé *Règles de comportement pour les pauvres de la ville de Syracuse*. C'est extraordinaire.

L'épisode de « La Ville des morts », lorsqu'ils écoutent la voix de Che Guevara⁹

⁸ 1. Le texte fut représenté pour la première fois à Rome, à la Casa delle Letture, le 6 juillet 2004, dans une mise en espace de la compagnie Quellicherestano.

⁹ 2. Ernesto Rafael Guevara de la Serna, plus connu sous le nom de Che Guevara, né le 14 juin 1928 à Rosario (Argentine), exécuté le 9 octobre 1967 à La Higuera (Bolivie), est un révolutionnaire marxiste et homme politique d'Amérique latine, dirigeant de la guérilla internationaliste cubaine. Alors qu'il est

provenant du sous-sol, est inspiré en revanche d'une histoire que l'on m'a racontée selon laquelle il existerait au Caire, en Égypte, un quartier interdit d'accès, où les habitants vivaient en quelque sorte dans des tombes antiques, dans des souterrains que l'on peut voir d'en haut. Alors j'ai imaginé un épisode autour de cette ville enfouie.

Puis il y a le passage du « *Crotalus Horridus* », un horrible serpent dont la morsure est mortelle, mais dont le venin en homéopathie sert aussi pour soigner certaines maladies graves comme les tumeurs. J'aimais bien le nom de *Crotalus Horridus*. Comment peut-on soigner des gens avec le *Crotalus Horridus* ?! (*Il rit.*)

Puis il y a le désert, les hallucinations, les mirages, l'Oasis, etc., c'est une sorte de fable mais qui ne finit pas mal, car ces deux personnes ne méritaient pas à mon sens l'honneur d'une fin tragique. La fin est donc plutôt ridicule, anti-héroïque, pour éviter absolument de les mettre sur un piédestal.

Puis après *La Paix*, j'ai écrit *Conversations*. Cette comédie est née dans ma tête lorsque nous avons présenté à Naples, à la galerie Toledo, une lecture complète des *Matériaux pour une tragédie allemande*, à laquelle j'ai moi-même participé en prêtant ma voix au personnage du vieux qui ouvre et referme la pièce. Quand je suis rentré chez moi, après cette grande immersion dans *Matériaux*, j'ai écrit *Conversations*.

Que se passe-t-il dans cette pièce ? Et bien, les personnages de *Matériaux*, Andreas Baader, Gudrun Ensslin, Ulrike Meinhof et tous ceux qui ont été retrouvés morts dans la prison de Stammheim ne sont en réalité pas morts. C'était un canular inventé par le gouvernement allemand pour ramener à la raison la bande de petits-bourgeois et les convertir aux modes de pensée de la police allemande de l'époque.

Le gouvernement avait mis en place un plan de restructuration de la personnalité. Chacun d'entre eux avait reçu une nouvelle identité et on leur attribuait une sorte de pension pour les reconverter à la religion de la démocratie, pour empêcher que ne se propage au sein de la société le virus de la violence.

L'*imminence* dans ce cas-ci, est suggérée par la mort réelle, car le fait est que Raspe est réellement devenu fou en prison, et que Ensslin et Baader ont été retrouvés morts d'un coup de revolver. Puis il y a aussi une figure secondaire, Irmgard Moeller, la seule qui ait survécu aux nombreux coups de couteaux dont elle avait été victime, grâce au médecin de la prison. Ce médecin, dans la pièce, est celui qui écoute.

Ces personnages parlent pendant une heure et racontent ce qu'ils ont fait durant toutes ces années. La serveuse, qui est Irmgard Moeller, leur confie une lettre après leur avoir apporté à boire et à manger. Vers la fin de la pièce, cette lettre est décachetée d'une façon naturelle et banale, tout le monde pense en effet qu'il s'agit simplement de la pension. Mais la lettre est au contraire très brutale et dit ceci : « À la suite des attentats, de la situation, du terrorisme, nous, le gouvernement, décidons

jeune étudiant en médecine, Guevara voyage à travers l'Amérique latine, ce qui le met en contact direct avec la pauvreté. Ses observations pendant ces voyages l'amènent à la conclusion que les inégalités socio-économiques peuvent seulement être changées par la révolution. Il voyage au Guatemala afin d'apprendre des réformes entreprises par le président Jacobo Arbenz Guzmán, renversé quelques mois plus tard par un coup d'État appuyé par la CIA. Peu après, Guevara rejoint le mouvement du 26 juillet, un groupe paramilitaire dirigé par Fidel Castro. Après plus de deux ans de guérilla, ce groupe prend le pouvoir à Cuba en renversant le dictateur Fulgencio Batista en 1959. Guevara occupe ensuite plusieurs postes importants dans le gouvernement cubain, et écrit plusieurs ouvrages sur la pratique de la révolution et de la guérilla. En 1965, il quitte Cuba avec l'intention d'étendre la révolution au Congo-Léopoldville, sans succès, puis en Bolivie où il est capturé et exécuté sommairement par l'armée bolivienne entraînée et guidée par la CIA.

d'interrompre le programme de rééducation et vous invitons à vous présenter demain au bureau de police le plus proche afin que vous retourniez en prison. » Après cette lettre, chacun se suicide, comme cela est advenu dans la réalité : Andreas Baader se tire une balle dans la nuque, Ulrike Meinhoff se pend dans sa baignoire, etc.

J'ai voulu faire une pièce assez courte, d'une heure seulement, avec une structure un peu statique, beaucoup de paroles, à quatre ou cinq personnages, ce qui semble déjà trop, visiblement, pour les moyens du théâtre italien actuel.